

Être biographe est une activité singulière, surtout si elle rend compte de l'existence d'un quidam, d'une voisine ou d'un homme de la rue. S'il y a des techniques d'écriture à apprendre, c'est surtout l'occasion de raconter l'intimité des gens.

LA VIE ET RIEN D'AUTRE

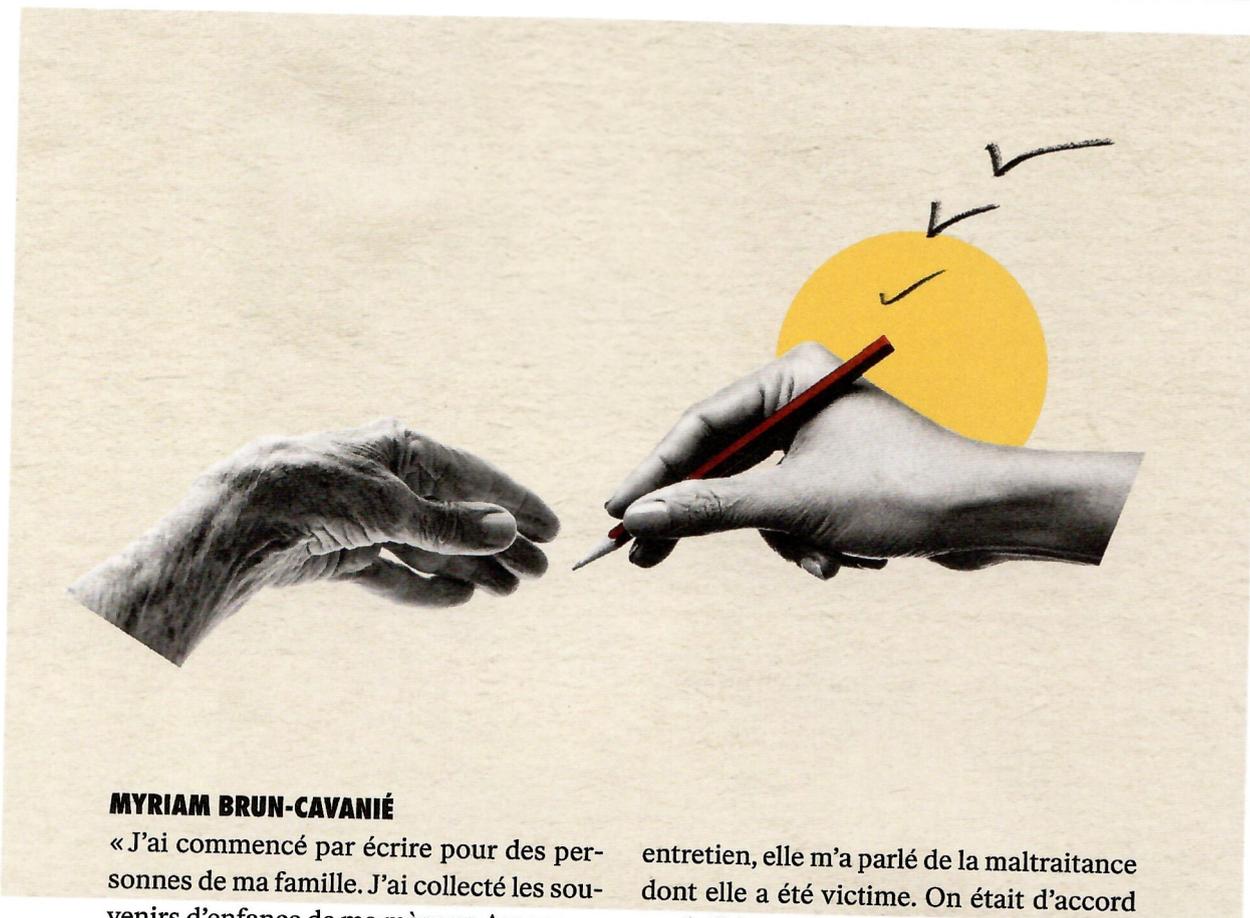
On mesure encore mal toutes les conséquences du confinement. Le sentiment de solitude, la peur de l'avenir, l'éloignement des proches... Si les apéros-visio ont fleuri, l'envie de se raconter et de laisser une trace a germé dans l'esprit de beaucoup. « Les gens se sont mis à écrire leur vie ou ont fait appel à des biographes », souligne Delphine Tranier-Brard, formatrice et directrice pédagogique d'Aleph-Écriture. Cette école, créée en 1985 à Paris, dispense différentes formations et organise des ateliers, liés au travail romanesque ou au récit biographique.

Rien ne s'improvise et surtout pas l'écriture d'une vie qui demande d'inventer une dramaturgie, de scénariser certains événements, de développer quelques détails ou de préférer l'ellipse. Les expériences sont multiples ; il y a autant de biographies que de « biographés » et de... biographes (lire ci-contre les témoignages).

« La biographie permet de remettre sa vie en ordre, de transmettre un savoir, de répondre aux questions que peuvent se poser les enfants ou les petits-enfants, explique Delphine Tranier-Brard. Je me souviens d'avoir écrit la vie d'un puisatier qui souhaitait expliquer

son métier. C'était passionnant. C'est un exercice où il faut savoir être à l'écoute, rester à sa place mais lier une relation proche si ce n'est intime. Toutes choses qui peuvent aussi s'apprendre. »

Delphine Tranier-Brard parle « d'exercice » mais elle préférerait parler de métier : « Biographe n'est pas encore assez reconnu. » L'école travaille en ce moment à faire reconnaître cette activité par France Compétences, l'organisme qui régule la formation professionnelle et l'apprentissage. Histoire de mettre les points sur les i, Aleph-Écriture organise les 21 et 22 mars 2025 les premières « Assises de la biographie ».



MYRIAM BRUN-CAVANIÉ

« J'ai commencé par écrire pour des personnes de ma famille. J'ai collecté les souvenirs d'enfance de ma mère en Auvergne. J'ai continué avec ma belle-mère polonaise, née dans une petite ville qui, aujourd'hui, fait partie des lieux défendus par l'Ukraine. Enfin, un ami malade m'a demandé de collecter son récit destiné à sa sœur. Il est décédé avant que je termine mais j'ai écrit son portrait.

Quand j'écris une biographie, je m'approprie la manière de parler de mon interlocuteur et sa vision du monde qui peut être différente de la mienne. Ce qui n'est pas si simple. Il y a d'autres principes à adopter : ne pas oublier la réalité des faits, replacer les choses dans leur contexte, nuancer les propos en pensant au lecteur.

Dans le cadre de ma formation, j'ai écrit une biographie très importante pour moi, celle d'une jeune femme handicapée de naissance, homosexuelle, qui a eu un enfant avec sa compagne. Dès le deuxième

entretien, elle m'a parlé de la maltraitance dont elle a été victime. On était d'accord sur le fait qu'il n'y aurait pas de non-dits, mais il fallait trouver la manière de les suggérer. Elle s'adressait surtout à son fils, qui avait 7 ans à l'époque.

J'ai aussi écrit la vie d'une femme née dans une grande famille lyonnaise, venue à Bordeaux avec son mari et qui s'est retrouvée veuve. Elle était déjà mère de quatre enfants. Elle s'est remariée. Aujourd'hui, elle a une grande famille : 27 petits-enfants, des arrière-petits-enfants. Une grande dame, très humble, qui a accepté les événements tout en luttant au quotidien. Ses enfants m'ont demandé de raconter leur mère. Sa réaction a été immédiate, et on l'entend souvent : "Mais ma vie n'a aucun intérêt !" Ce qui m'émerveille, c'est qu'à partir du moment où vous avez la bonne distance, les gens livrent des moments de vie extraordinaires dont ils n'ont même pas conscience. »



MATTHIEU LE CHEVALLIER

« Pendant le confinement, j'appelais tous les jours un homme de 91 ans que je connaissais et qui avait l'habitude de voir ses enfants, ses petits-enfants et ses arrière-petits-enfants. Je l'imaginai dans son appartement avec sa femme atteinte d'Alzheimer, privé de cette vie sociale qui contribuait à le maintenir en vie. Il a eu cette phrase : "Si je pars, je n'aurais pas pu tout leur dire." C'est ainsi que l'idée d'être biographe a germé.

J'ai été journaliste, et la base du métier, c'est de vérifier ce qu'on écrit. Pour une biographie je ne fais évidemment pas de contre-enquête. Si quelqu'un me raconte

quelque chose de totalement délirant, ce n'est pas mon problème et, surtout, c'est sa vérité. Une fois que je remets le livre terminé, il ne m'appartient plus. Ça me fait beaucoup de bien de raconter des histoires humaines et d'être déconnecté de cette pression liée au fait d'écrire des sujets qui vont générer du clic.

Pour mener à bien ce travail, il faut une grande capacité d'écoute. Savoir rebondir sur un mot caché dans une phrase. Il faut être patient, respectueux. Et instaurer rapidement un climat de confiance. Je suis sûr que c'est une profession d'avenir parce que laisser une trace semble être de plus en plus important. Aujourd'hui, la parole se libère dans tous les domaines. Les gens se racontent en temps réel sur Internet. Mais des histoires vécues où il y a de l'émotion, je n'en vois pas tant que ça sur les réseaux sociaux. Avec le vieillissement de la population, je pense que c'est une activité qui va se développer de plus en plus. »

MARIE

« J'ai toujours eu envie d'écrire notamment des romans, mais je n'ai pas assez d'imagination. J'ai commencé par suivre une formation d'écriture autobiographique avec un anthropologue, Patrice Clarac. Une amie m'a convaincue de me lancer dans une biographie, celle d'un monsieur, environ 80 ans, qui voulait transmettre à ses enfants l'histoire de sa vie, notamment la période algérienne. Il était né à Oran et en était parti à 19 ans, en 1962, au moment de l'indépendance.

Ses petits-enfants ayant commencé à lui poser des questions, il a eu envie de laisser une trace. Donc je me suis lancée. J'ai eu cinq entretiens avec ce monsieur et son épouse.

Un biographe ne doit pas interférer dans le contexte, mais il tenait des propos sur les événements d'Algérie qui me gênaient. Il avait un point de vue très algéro-français, anti-de Gaulle, etc. Mais je m'en suis tenue à écrire selon son point de vue. Je lui ai présenté le sommaire de son futur livre où il y avait une partie historique sur le pays et une autre sur la guerre d'Algérie. Je m'étais inspirée d'un ouvrage très factuel et impartial. Finalement, il a voulu supprimer les parties historiques. Il n'a pas supporté que je mette des références de livres en bas de page. On s'est tout de même séparés d'une façon très courtoise. J'étais un petit peu déçue, mais contente d'avoir mené à bien cette biographie.

Je me recentre sur mon autobiographie. Pour ma fille et mes proches. J'ai l'impression de reconstituer un puzzle. C'est étonnant de se rendre compte des répétitions qui se mettent en place de génération en génération. Et de découvrir comment ont vécu nos ancêtres. Mon grand-père a été dégradé pendant la Seconde Guerre mondiale. Je voudrais savoir pourquoi. Sur son lit de mort, il a dit à sa fille qu'il était un déserteur. Il culpabilisait terriblement. Mais il a déserté parce qu'il a préféré l'amour à la guerre. D'ailleurs, il a eu un enfant au retour de la guerre. Avoir conscience de ces moments douloureux d'une vie permet de relativiser énormément la sienne. » 

